

14^{ème} ANNÉE.

N° 403 B.

TOUS LES JEUDIS.

29 MAI 1941.

DEUX FRANCS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDEES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES



LISE LAURENS

Vedette de la Chan-
son et de la Radio
qui interprètera sur
la scène du "Pathé-
Palace" de Marseille
à partir du 29 mai, le
le prologue musical
de **PAGE**
IMMORTELLLES



REORGANISATION

Le Journal officiel a publié un décret gouvernemental en vertu duquel sont considérées comme dissous les organismes professionnels centraux du cinéma qui fonctionnaient avant et pendant la guerre. Ce décret porte sur les syndicats nationaux de producteurs, de distributeurs de films, de directeurs de cinémas et de la presse filmée, syndicats qui vivaient au sein ou en marge de la Confédération Générale de la Cinématographie. Ces différents organismes ont rempli leur mission avec plus ou moins de bonheur, mais aujourd'hui leur raison d'être se trouvait singulièrement amoindrie. La vie du cinéma français en entier, se trouve concentrée dans le Comité d'Organisation de l'Industrie Cinématographique qui comprend toutes les branches de l'activité du film.

Nous avons déjà plusieurs fois signalé à nos Lecteurs, soit dans cette rubrique, soit à d'autres places, les dispositions prises par le Comité en vue de réorganiser et d'assurer le travail des membres de la Corporation du Cinéma: limitation du métrage des programmes, réglementation de la publicité, institution d'une carte professionnelle pour les acteurs, etc..

Aujourd'hui, contraint par les circonstances, le C.O.I.C. a décidé qu'à partir du mois de septembre, les comédies et sketches ne seraient plus acceptés comme films de première partie. Cette mesure, dictée par les événements, comporte du bien et du mal. Nous serons privés de comédies ou, drames à court métrage qui pouvaient devenir intéressants, mais on nous fera également grâce des films à métrage moyen tirés et estrophiés pour la circonstance. Et les documentaires auront enfin droit à une place qu'ils essaient en vain de prendre depuis des années. Soyons optimistes et espérons que ceci compensera cela.

Charles FOND.

NOTRE COUVERTURE

Lise Laurens qui a remporté l'année dernière un beau succès sur les principales scènes de la région dans une revue aux côtés de Réta-Caire puis dans son tour de chant, vient de terminer une brillante tournée aux côtés de Tellys dans les grandes villes du Midi et va se produire à la Radio.

Cette semaine, au Pathé-Palace de Marseille, Lise Laurens se fera entendre dans un répertoire inédit ainsi que dans un prologue musical spécialement composé pour elle à l'occasion du passage en exclusivité du film « Pages Immortelles » le grand film de Sarah Leander et de Marika Rokk.

ESPOIRS. LOUISE FOUQUET

Elle est née sur une péniche, dans un bassin du Canal de Bourgogne, à Saint-Usage, et jusqu'à l'âge de quatorze ans, c'est sur les fleuves et les canaux de France que s'écoulait sa vie, pendant que la « Madeleine » faisait la navette Paris-Montceau-les-Mines



avec du charbon, ou allait chercher du bois jusqu'en Allemagne.

Un jour, — la « Madeleine » chargeait du sablon à Nemours —, son père l'envoie à Paris pour y conduire son petit neveu. Elle ne reviendra plus jamais sur la péniche, car Paris la tient désormais et ne la lâche plus. Pendant deux ans, elle vit comme modèle à Montparnasse, mais entre temps, un goût s'est réveillé en elle, un penchant irrésistible, une passion : la danse.

Rognant sur le peu qu'elle gagne, elle suit des cours, danse classique, danse acrobatique, répète, s'entête, travaille avec acharnement et, à peine âgée de 17 ans, alors que Louis Fouquet pose encore tous les matins chez les sculpteurs de la rue Campagne-Première ou de Notre-Dame des Champs, le soir, « Lo'a » girl déjà plus anonyme, danse dans des cabarets : pointes, claquettes, voire czardas tziganes.

C'est en dansant qu'elle fait la connaissance de Pierre Billon, qui prépare à ce mo-

ment la version parlante de *L'Argent*, d'après Zola. Et c'est son premier rôle — oh ! un tout petit ! — aux côtés d'Olga Tschékowa et de Pierre Richard-Willm. Désormais, sa vocation se précise : elle veut travailler la comédie. Elle entre au Cours de René Simon, où elle reste deux ans et où Marc Allégret, lors d'une audition, lui donne un rôle dans *Entrée des Artistes*. On la verra encore faire de courtes apparitions dans de nombreux films, comme *Les Femmes Collantes*, de Pierre Caron, puis, à la veille de la guerre, Kirsanoff, le metteur en scène de *Rapt* et de *Ménilmontant* lui confie un rôle assez important dans *Quartier sans Soleil*, aux côtés de Berval, de Nadia Sibirskaja, de Colette Darfeuil et de Brochard.

La guerre ne permet pas la sortie du film, mais elle donne à Louise Fouquet l'occasion de faire ses débuts sur scène. André Barsacq, qui monte *Marie-Jeanne* au Théâtre des Quatre-Saisons, confie à Louise Fouquet — pour ses amis, elle a gardé son nom de danseuse, Lola — le rôle de Charlotte dans le célèbre mélodrame adapté par Jean Anouilh. Cette fois-ci, elle force l'attention de la presse, les portes commencent à s'ouvrir, mais la tempête de juin a vite fait de stopper cet élan.

Mais on reverra bientôt sur la scène la frimousse de Louise Fouquet, puisque, dans le prochain spectacle des « Compagnons de la Basoche », elle incarnera « Plaisante-Folie, oiselle coquette et gracieuse qui mène le jeu de *La Pippée*, cette jolie farce bucolique que Jean Effel habillera et décorera de toute sa fantaisie poétique.

L. S.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeurs : A. de MASINI et C. SARNETTE
Rédacteur en Chef : Charles FORD.
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD.

Abonnements :

France :
1 an : 50 frs, 6 mois : 28 frs, 3 mois : 15 frs
Suisse :
27 Kanonengasse, Bâle
1 an : 10 frs suisses, 6 mois : 6 frs ; 3 mois : 3 fr. 50 ; le numéro : 30 centimes.
Etranger U. P. :
1 an : 100 fr., 6 mois : 60 fr., 3 mois : 35 fr.
Autres pays :
1 an : 125 fr., 6 mois : 70 fr., 3 mois : 40 fr.
(Chèques Postaux : A. de MASINI, 43, bd de la Madeleine, Marseille C. C. 466-62)

Voir notre Rubrique
du
CINÉ - CLUB

en Page 5.

UN ÉVÉNEMENT ARTISTIQUE A PARIS

EDWIGE FEUILLERE DANS LA DAME AUX CAMÉLIAS

Edwige Feuillère nous a parlé quelquefois d'elle, de sa vie, nous a fait des confidences.

Elle n'a pas toujours eu la vie facile, elle a même dû lutter pour son existence et c'est peut-être pourquoi elle comprend si bien la misère et les chagrins d'autrui. C'est une amie dévouée : elle ne sait que faire pour aider tous ceux qu'elle aime et elle aide même quelquefois ceux qu'elle n'aime pas. Elle a beaucoup d'esprit mais n'est jamais méchante.

Sa grande passion, c'est le théâtre. Elle est venue à Paris bien décidée à en faire. Elle est entrée au Conservatoire et y est restée longtemps. Là elle rencontra un jour un professeur qui essaya de la décourager en lui disant qu'elle était trop laide pour faire ce métier. S'il pouvait la revoir maintenant...

Ayant remporté un prix elle entra à la Comédie-Française où on eut la manie de ne lui donner que des rôles de composition. C'était au moment où Maurice Lagrenée faisait ses débuts dans le rôle de Perdican du *Chandelier* d'Alfred de Musset.

On gagnait alors chez Molière, 950 frs par mois... et Edwige, voulant n'arriver que par son propre travail, faisait en plus de la figuration aux Bouffes-Parisiens sous le nom de Cora Lynn. C'est sous ce nom-là qu'elle débuta au cinéma dans diverses comédies de la Paramount.

Au Français, on n'était pas du tout content de voir qu'une jeune pensionnaire jouait ainsi au dehors et elle jugea bien de quitter la Comédie. Edwige Feuillère éprouve néanmoins du regret de n'avoir pas joué vraiment comme elle l'aurait voulu de beaux et grands rôles dans cette célèbre maison.

Son premier grand succès au théâtre fut dans la reprise de *La Prisonnière* d'Edouard Bourdet. Elle y jouait avec Annie Ducaux. A la suite de cette reprise, Edwige ne fit que monter aussi bien au cinéma qu'au théâtre. Après une première série de films, elle en tourna de charmants comme *Mister Flow* avec Louis Jouvet, *J'étais une aventurière*

avec Jean Murat et Jean Tissier. Elle eut des rôles splendides et profonds dans *Marguerite Richard*, avec Jean Galland et Eric von Stroheim, *L'Emigrante* et *Sans Lendemain*.

Au début de la guerre, Edwige a fait une grande tournée théâtrale avec Pierre-Richard Willm dans *La Dame aux Camélias*, en France et surtout en Suisse où elle obtint ses plus gros succès.

Les événements de juin l'ont trouvée à la campagne, dans les Landes, et elle retourna à Paris quelques temps plus tard. Là, voyant la misère qu'il y avait parmi les artistes, elle décida de monter *La Dame aux Camélias*, avec de nouveaux décors et de la jouer pour la première fois à Paris... et pour trente représentations seulement. La première eut lieu au début de décembre et ce fut un immense triomphe qui n'est pas encore épuisé à l'heure actuelle.

Que dire de l'interprétation d'Edwige Feuillère ? Elle est Marguerite Gautier telle que nous l'imaginons, telle que nous pensons cette femme. Son interprétation est parfaite. Elle est belle, naturelle, bouleversante. Sa mort est unique dans les annales du théâtre. Tout le monde dit avec raison que « Feuillère » est actuellement la meilleure « dame aux Camélias » que l'on puisse trouver à la scène, comme Garbo est la meilleure Marguerite Gautier à l'écran.

Edwige Feuillère nous a confié les principaux de ses projets qui sont nombreux. D'abord une tournée théâtrale qui lui tient à cœur et qu'elle espère réaliser dans toute la zone libre et en Suisse. Ensuite le retour au cinéma. Avant la guerre elle avait signé pour tourner *Caprices*. Les droits du film ont été rachetés par la Continental Films qui pense toujours tourner ce film avec Edwige Feuillère, bien entendu.

En espérant revoir bientôt notre chère et grande « Feuillère » jouer son plus beau rôle : Marguerite Gautier, nous avons quitté l'ex-Cora Lynn en lui souhaitant d'être aussi bien comprise au cinéma qu'elle l'est depuis quelques mois au théâtre.

Jacques FRANÇOIS.



Depuis quelques années, aucun événement théâtral n'a bouleversé Paris autant que celui qui se répète chaque soir Boulevard des Batignolles sur la scène du Théâtre des Arts. Edwige Feuillère joue *La Dame aux Camélias* depuis plusieurs mois et le succès est toujours aussi considérable. Toute l'admiration des Parisiens va à celle qu'ils appellent familièrement « Feuillère » peut-être la plus grande, la plus complète de nos artistes.

En effet, Edwige Feuillère est non seulement une vedette de cinéma, mais encore une exceptionnelle comédienne de théâtre. Elle est d'ailleurs aussi, depuis quelques temps, metteurs en scène théâtral et il ne serait pas étonnant d'apprendre un jour qu'elle est devenue également réalisateur de films.

Nous avons rendu visite à cette célèbre actrice que nous connaissons déjà. C'est une femme admirable. Elle est belle et d'une élégance raffinée. Elle a une distinction délicieuse, un charme pénétrant et elle est toujours simple. De plus, elle est foncièrement bonne, humaine et intelligente. On a peut-être l'impression que nous faisons d'elle trop d'éloges. Ceux qui la connaissent savent très bien qu'il n'est pas une femmes plus attachante et moins prétentieuse qu'elle.

Je vais vous raconter...

PAGES IMMORTELLLES

Pour ma part, je ne connais rien de plus émouvant que cet Andante Cantabile qui fut pour Tchaïkowsky le leit-motiv de son amour. Cela seul me semblerait une réponse suffisante à ceux qui le disent méchant homme. Il y eut évidemment dans sa vie ce curieux épisode de Natassja Sarowa qui sembla permettre toutes les critiques. Certes, Tchaïkowsky devait beaucoup à Natassja ; c'est elle qui avait fait jouer sa valse à la fameuse soirée de l'Adelsclub. Chacun crut alors que cette date mémorable allait marquer pour l'artiste une étape nouvelle,

dans son humble logis de musicien pauvre. Lui, passionné, violent, veut reprendre son amie ; elle hésite, voit devant eux la vie de misère et de médiocrité qu'elle ne craint pas mais dont elle redoute pour lui les conséquences, tandis que si elle reste la femme de Murakin, elle pourra dans l'ombre, aider le compositeur. Hunsiger mis dans le secret, c'est lui qui portera l'argent à Glykow, l'éditeur qui feindra d'éditer spontanément les œuvres de Tchaïkowsky. Lui ne devine rien, il croit que son talent et son labeur ont enfin vaincu l'adversité, qu'il peut enfin

un instant pouvoir retrouver avec la petite danseuse, le calme et le bonheur, mais tout cela lui semble soudain une comédie avilissante, la vulgarité du milieu de sa jeune épouse lui répugne, il s'enfuit comme un lâche, le soir même de ses noces, laissant derrière lui une Natassja désespérée, prête à commettre n'importe quelle bêtise, et part vers la solitude farouche, vers la gloire aussi.

Bien des années plus tard, au moment de la grande épidémie de choléra, Tchaïkowsky revient à Moscou. Il arrive cette fois en triomphateur, il est célèbre, il est riche, pour son unique concert les places s'arrachent aux prix les plus fabuleux. Dans le hall de son hôtel, il s'arrête stupéfait. Cette femme... c'est bien elle, et une fois de plus, comme naguère à l'Adelsclub, tout le passé qu'il avait bien cru mort et chassé de lui, remonte à sa gorge. Quelques instants plus tard Hunsiger, toujours fidèle, lui expliquera tout, le sacrifice de Catherine, son véritable martyr avec son mari jusqu'à ce que lui, Tchaïkowsky, soit suffisamment célèbre pour n'avoir plus besoin de son aide. Dès ce jour elle a divorcé et vit seule maintenant. La vie heureusement s'ouvre devant eux, ils sont encore jeunes, ils ont chèrement acheté leur bonheur, mais vont enfin pouvoir le saisir et pour la première fois c'est une Catherine radieuse qui écoute les premières mesures de la Symphonie Pathétique dirigée par l'auteur lui-même. Jamais Tchaïkowsky n'a été si grand jamais il n'a été aussi sûr de son talent, aussi conscient de sa force mais soudain, un étourdissement le prend, il s'écroule, Catherine se précipite, elle n'arrive que pour voir mourir l'homme qu'elle aime, la terrible maladie l'a terrassé et sa symphonie qui devait être l'ouverture triomphale de sa vie nouvelle, ne sera pour lui, pour leur amour qu'une somptueuse marche funèbre dont les derniers accords accompagnent leur dernier regard.

Catherine aura tout donné à Tchaïkowsky, elle n'aura même pas le droit de partir avec lui : « Il faut vivre, lui répète le fidèle Hunsiger, vivre pour sa mémoire, vivre pour défendre sa gloire ! »

Elle vivra absente au présent, plongée dans ses souvenirs, vivant pour ce grand amour qui n'a jamais pu s'épanouir... et parfois, reprenant sur son piano des motifs de la Pathétique, de la chanson triste, de l'andante qu'elle chantait naguère avec des paroles d'espoir, elle revoit dans l'ombre le beau visage de Tchaïkowsky le douloureux pour qui le monde fut injuste et qui, créé pour la douleur et pétri par elle, se brûla comme un papillon à la flamme trop vive du bonheur.

R. de LÉCRAN.



Un critique musical haineux...

que libéré de ses sombres rêveries, il oublierait enfin Catherine pour voir avec des yeux sincères la petite danseuse amoureuse.

Tout devait normalement se passer comme cela si l'homme qui aimait le plus Tchaïkowsky, Hunsiger, son vieux professeur, n'avait justement été l'instrument de son malheur. Bien inconsciemment il faut le dire ; le hasard lui avait fait rencontrer Catherine, il sut pourquoi elle avait quitté le compositeur, l'histoire de son mariage avec Murakin, le riche commerçant : il vit sa lassitude et la persistance de son amour, il l'entraîna au bal... Evidemment dès le premier regard qu'échangèrent les deux amants, tout le passé se dressa entre eux, vivace et douloureux. Ils comprirent qu'aucune force ne pouvait séparer leurs deux destinées et comme autrefois, presque sans s'en rendre compte, Catherine avait suivi Tchaïkowsky

mériter Catherine, il lui demande de tout quitter pour lui. Elle ne peut accepter, il faut, de longues années encore, subventionner en cachette la jeune gloire de l'homme qu'elle aime ; il ne comprend pas son refus, y voit une trahison, une discussion violente entre eux risque de provoquer la rupture, mais il suffirait encore de si peu de choses pour éviter le tragique malentendu. Malheureusement un critique musical haineux les a vus ensemble et va tout raconter à Murakin ; pour sauver Catherine Tchaïkowsky feint de s'étonner. Catherine ? Comment pourrait-il être avec Catherine puisqu'il ne quitte jamais Natassja ? Et pour donner plus de valeur à cet argument, il épouse la jolie danseuse qui n'ose croire à son bonheur.

C'est à ce moment, évidemment, que l'attitude de Tchaïkowsky semble déconcertante. Il a cru être assez fort, il a cru même



Micheline PRESLE au " Rideau Gris ".

Nous l'avons constaté plus d'une fois : les vedettes de cinéma les plus cotées aspirent, malgré les foules restreintes qu'elles y rencontrent et les cachets encore plus restreints qu'on y paie, à la consécration de la scène. On laissait entendre tout récemment que cela n'allait pas tarder pour Viviane Romance. Voilà aujourd'hui Micheline Presle qui, dans *Am-Stram-Gram*, fait ses débuts au « Rideau Gris » de Louis Duceux.

Disons tout de suite qu'André Roussin, l'auteur de la charmante pièce que le « Rideau Gris » vient de présenter au Gymnase de Marseille et en tournée, n'a pas attendu Micheline Presle pour avoir de l'esprit. Il n'a pas songé non plus — la pièce a été écrite il y a quelques années déjà — à lui signifier ce qu'on appelle un rôle en or, c'est-à-dire un rôle où la star gagnée au théâtre puisse retrouver toutes les moues, tous les gestes et toutes les intonations qui lui ont valu ses succès de l'écran.

Micheline Presle n'en aura eu que plus de mérite d'avoir réussi à convaincre ceux qui étaient venus non pour elle, mais pour la pièce. Oh ! elle n'était pas parfaite, il y avait une gêne qui accompagnait ses premières entrées et parfois, dans les scènes un peu longues, un malaise qui trahissait l'artiste de cinéma habituée aux pauses fréquentes. Mais quel tempérament quand même, et quelle révélation aussi, en cette petite fille qu'on se complaisait à ne voir qu'en petite fille, et qui brusquement, sous les feux de la rampe, nous apparaît comme une jeune femme largement émancipée, solidement campée, au surplus, sur des jambes nerveuses et racées !

Elle était admirablement entourée d'ailleurs par la magnifique paire d'amis qui complétait le trio : André Roussin et Louis Duceux. Et elle avait, pour s'ébattre, une histoire cocasse et amusante, qui se déroule sans une minute d'ennui ou de lassitude, dans une atmosphère pleine d'esprit et de fantaisie qui vaut le meilleur Achard.

Le retour de «Marius» à Marseille

Tout va bien puisque *Marius*, ce classique de la littérature marseillaise, à qui Marcel Pagnol a fait faire le tour des scènes et des écrans du monde, revient respirer pour quelques jours les odeurs d'ailoli de sa ville natale.

Sans doute s'aperçoit-on bientôt que l'esprit de Pagnol ne résiste pas facilement au temps, que ses « mots » se défraîchissent et qu'il y a de plus en plus place, entre ces scènes croquées sur le vif de la bonne petite vie quotidienne du Vieux-Port, pour pas mal d'ennui. Peut-être est-ce précisément parce que cette petite vie quotidienne n'est plus très bonne, et que le rire, par ces temps d'aujourd'hui, nous est moins facile...

Le public marseillais, toutefois, goûte encore avec beaucoup de plaisir la partie de cartes de M. Brun, les malheurs conjugaux de M. Escartefigue, les colères de César et les appétits de Panisse. Et la façon dont il salue au passage certains mots devenus célèbres rappelle par endroits — je m'excuse du rapprochement qui paraîtra

indécemment à certains — celle dont les habitués de la « Porte Saint-Martin », puis du « Français », faisaient un sort à chaque tirade de Cyrano.

L'équipe qui joue *Marius* dans sa nouvelle tournée est assez inégale, et la mise en scène manque d'étoffe et d'atmosphère. Mais deux interprètes au moins réussissent — et ce n'était pas facile — à nous faire oublier les créateurs. Ce sont Aquistapace — au jeu sobre, direct et personnel —, et Henry Guiso!, qui réussit en plus à enlever au personnage de Marius ce côté hanté, tourmenté, que lui donnait Pierre Fresnay, pour ne plus laisser à l'envie du jeune Marius, jeune et sain malgré tout, que le parfum d'un rêve bercé par l'eau de la mer.

Léo SAUVAGE.



La réunion-surprise de samedi dernier fut une surprise dans toute l'acception du terme, et justifia pleinement les raisons que nous avons données de cette formule. En effet, samedi à midi, notre invité de la semaine ayant été convoqué au Studio, toutes affaires cessantes, nous ne savions nous-mêmes qui nous rendrait visite. Et, à midi trente, la gracieuse Louise Carletti acceptait notre invitation. Le travail du Studio l'ayant retenue assez tard — Louise Carletti a commencé de tourner dans *Le Club des Soupriants* — la séance commença par une discussion sur les films de la semaine, et sur le « Courrier des Lecteurs » des publications cinématographiques et autres. Le charmant caricaturiste Soro qui était des nôtres, prit une part active à la discussion.

Puis vint Louise Carletti, dont la silhouette fine et racée, la grâce naturelle et sans apprêt, gagnèrent le cœur de chacun. L'étonnante petite interprète des *Gens du Voyage*, de *Jeunes filles en détresse* et de *L'Enfer des Anges*, se prêta à toutes les questions, non seulement avec une bonne volonté charmante, mais encore avec un grand plaisir de parler de son métier d'artiste, et du cinéma où elle a apporté, en même temps que ses dons naturels, cette conscience, cet amour de la difficulté, cette volonté de bien faire acquis à la dure école du cirque et du music-hall.

Parmi les artistes déjà nombreux qui vinrent si aimablement bavarder avec nous au Ciné-Club, Louise Carletti aura dans le souvenir de nos adhérents sa place particulière. Nous espérons la revoir encore chez nous, et l'applaudir bientôt sur les écrans, dans une nouvelle création digne de son beau talent.

SAMEDI 31 MAI à 17-heures, en notre local : 15, rue Sainte :

Encore une réunion surprise, selon la formule habituelle. Les absents de samedi dernier ont manqué Louise Carletti. Que cela leur serve de leçon !

Permanence les Jundis et vendredis à 18 h. 30 à notre local. Réunion de travail le vendredi à 18 heures.

On peut se renseigner et adhérer aux réunions ou permanences du Club ou aux Bureaux de *La Revue de l'Ecran*, 43 Boulevard de la Madeleine.



6

QUAND GLORIA SWANSON croyait être

sensation en studio, les décors, les attitudes, les gestes étant exactement ceux dont les acteurs avaient pris l'habitude entre la rampe et les portants du Théâtre que dirigeait Porel, un des meilleurs directeurs de l'époque et mari de Réjane.

Quant à la deuxième mouture de *Mme Sans-Gêne*, je l'ai vue, comme tous ceux qui allaient au cinéma dans les années 1925-1930. Je l'ai même vue un peu mieux et du moins, d'un peu plus près que la plupart d'entre eux, ayant été mêlé par personne interposée à sa réalisation.

Qu'il y ait dans *Madame Sans-Gêne* un bon sujet de comédie, personne ne pense à le nier. Que ce sujet soit moins cinématographique que théâtral, j'espère que ceux-là même qui placent leur idéal cinématographique dans le Théâtre ne le contesteront pas. (Remarquons en passant que, ne serait-ce que pour la verve du dialogue, *Madame Sans-Gêne* est un meilleur sujet de Cinéma parlant que de Cinéma muet.) Mais plus encore qu'un sujet, il y a dans la comédie de Sardou, des rôles : deux surtout, celui de Napoléon et celui de Catherine Hubscher, blanchisseuse, maréchale et duchesse. Ce dernier rôle est tel que l'on peut même s'étonner qu'il n'ait pas attiré de plus nombreuses vedettes. Peut-être faut-il attribuer la discrétion de celles-ci au fait que Catherine Hubscher, duchesse de Dantzig, est d'un format physique sensiblement supérieur à celui des stars. Peut-être... Pourtant quel rôle pour Mae West, et comment se fait-il que Mae West, qui devait chercher des rôles — la plupart de ceux qu'elle tint le laissèrent à penser — n'ait jamais été attirée par l'héroïne chère à Victorien Sardou...

Gloria Swanson, elle, le fut. Et pourtant, dans le Cinéma américain fertile en vedettes fut-il jamais vedette plus éloignée que Gloria Swanson de la rinde, accorte et



forte en gueule « Sans Gêne » ? C'est un rôle qu'on ne peut jouer que les poings sur les hanches... Et de hanches, Gloria Swanson n'en a jamais eues...

par
RENÉ
JEANNE

Mais si elle n'avait pas les hanches du personnage, Gloria Swanson en avait le tempérament... Elle avait aussi une situation qui lui donnait le droit de choisir les rôles qui lui plaisaient et, ayant daigné les choisir, de les tenir dans des conditions telles que l'Amérique tout entière proclamait bien haut qu'elle y déployait toutes les qualités que le rôle exigeait et qu'elle ne possédait pas.

Enfin Gloria Swanson régnait alors sur une grande firme américaine à l'époque précisément où cette firme était prête à tout pour supplanter ses rivales dans la conquête des écrans français. Prouver à cette firme qu'aucun écran français ne résisterait plus quand on viendrait lui offrir un film aussi nettement français que *Madame Sans-Gêne* fut un jeu d'enfant pour Gloria Swanson, assistée de Léonce Perret qui, ayant tourné quelques films en Amérique, s'estimait particulièrement qualifié pour inaugurer cette collaboration cinématographique franco-américaine dont on parlait depuis longtemps à la fin de certains banquets...

C'est pourquoi l'en vit arriver, un jour, en France une compagnie cinématographique américaine au grand complet : scénariste, administrateurs, opérateurs, aides-opérateurs, décorateurs, costumiers et porteurs de pliants... Et précédant, entourant, escortant cette troupe : des dollars... des dollars... comme s'il en pleuvait. Etant donné la situation qu'occupait Gloria Swanson dans le Gotha cinématographique américain, le film qu'elle allait « tourner » devait, en

7

effet, coûter un certain nombre de dollars. Et comme le dollar, sans valoir ce qu'il vaut aujourd'hui, valait déjà un peu plus que le franc, le budget de l'affaire, traduit en centimes, atteignait un chiffre dont tous les impresarii, managers, chefs de figurant, racolleurs des Faubourgs St-Denis et St-Martin, commencèrent par rester bouche bée avant de se lancer dans la plus folle course aux cachets que l'on ait vue, de Montreuil à Neuilly : la moindre figurante se voyait déjà couverte d'hermine et de vision, roulant Rolls-Royce ou Packard...

Et pendant que les cervelles chaviraient Gloria Swanson recevait la presse dans le salon des Aigles d'un grand hôtel de la Place de la Concorde et vidait coupes de

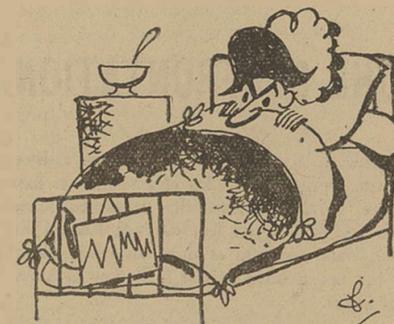
champagne sur coupes de champagne en ré-pétant : « Que j'aime la France... Ah ! que j'aime la France... » Pour le reste, elle ne parlait pas français... Entre temps elle courait les magasins et les boutiques de Montmartre et se plaisait tant à Paris qu'il fallut un beau jour, qu'un télégramme vint d'outre-Atlantique lui intimant l'ordre de rejoindre Compiègne où le travail devait commencer et où la troupe attendait depuis quelque temps déjà...

Et l'on travailla...

Mais selon des méthodes toutes nouvelles qui ne connaissaient pour loi que le caprice de la star, laquelle arrivait à l'heure qui lui plaisait ou n'arrivait pas, alors que tout le monde l'attendait, sous prétexte que c'était le jour de la fête de sa fille restée à Hollywood et ignorait ses camarades français, au point de quitter l'hôtel où elle avait d'abord été logée avec eux, préférant un hôtel moins bon mais où du moins elle pourrait jouir de cet inappréciable avantage d'être seule, comme Moïse sur le Sinaï...

« Seigneur, vous m'avez fait puissant et solitaire. »

Le soir, petits rôles et figurants, organisaient des concerts dans la salle des fêtes d'un hôtel de la Place de la Mairie. Les techniciens, venus d'Amérique, daignaient y



La prochaine Madame Sans-Gêne : Arletty

« On va tourner *Mme Sans-Gêne* ». La nouvelle vient de courir les studios et les salles de rédaction... Ce n'est pas la première fois... Ce ne sera pas la dernière...

Comme *Les Trois Mousquetaires* et *Monte-Cristo*, comme *Les Mystères de Paris*, *Tartarin de Tarascon* et quelques autres chefs-d'œuvre plus ou moins contestables de la littérature romanesque ou dramatique, la comédie de Victorien Sardou est une de ces œuvres auréolées d'une irrésistible popularité sur lesquelles, à intervalles à peu près réguliers — qui correspondent d'ailleurs à chacune des étapes parcourues par le Cinéma au cours de son évolution — se penche la sollicitude des producteurs, des réalisateurs et des vedettes.

Nous allons donc voir une nouvelle version de *Mme Sans-Gêne*. Ce sera, à moins d'erreur de ma part, la troisième : la première datant des « temps héroïques » et la deuxième de l'apogée du Cinéma muet.

Je n'ai pas vu la première, mais j'en ai dans mes archives quelques photos où l'on voit réunis les principaux de ceux qui créèrent la pièce sur la scène du Vaudeville : Réjane (*Mme Sans-Gêne*), Lérand (*Fouché*), Duquesne (*Napoléon*). Un seul visage nouveau, celui de Georges Dorival qui n'était pas encore « de la Comédie-Française », mais « de l'Odéon » et qui, dans



le rôle du maréchal Lefebvre avait succédé à Gaston Dubosc, lequel ne devait pourtant pas avoir peur de l'objectif, il nous l'a souvent prouvé depuis lors. Ce que fut le film, ces photos le laissent deviner : une repré-



MADAME SANS - GÈNE



paraître et l'un des opérateurs n'y avait pas de plus grand plaisir que de ramasser tout l'argent français qu'il avait dans ses poches et de le semer à la volée sur le plancher en ricanant : « Ce n'est rien ! C'est de l'argent français ! » Ces soirs-là, sans doute, avait-il bu quelques verres de whisky qui, n'étant pas français, valait quelque chose...

Et le temps passait ainsi. Enfin il fallut penser à transporter les caméras de Compiègne à Fontainebleau où le château, son conservateur, ses gardiens et les carpes de l'étang attendaient au garde-à-vous ! Mais avant le départ, tenant à montrer à tous qu'elle était sincère quand elle s'exclamait « Ah ! que j'aime la France ! » Gloria Swanson organisa, dans un des cinémas de la ville, la projection d'une des dernières bandes qu'elle avait tournées avant de quitter Hollywood et toute la troupe avait dû assister, en service commandé, à la projection de ce film qui peignait, sous un jour fantaisiste au point d'en être gênant sinon injurieux, la vie de Paris pendant la guerre. L'accueil fut naturellement des plus froids et la star ne comprit jamais que l'attention délicate qu'elle avait eue n'eût pas été appréciée à sa juste valeur... Ah ! que les Français sont des êtres déconcertants ! On ne sait jamais ce qu'on doit faire pour leur faire plaisir...

L'automne avait été charmant à Compiègne, le début de l'hiver le fut moins à Fontainebleau. Il faisait très froid et comme il y avait des scènes à tourner, la nuit, sur les rives de l'étang des carpes, on imagine sans peine quel agrément ce travail procura aux comédiennes obligées de stationner en grand décolleté, la poitrine au vent et les pieds dans la neige, pendant des heures, dans l'attente d'un feu d'artifice dont les pièces rataient avec une louable émulation. L'Hôpital en recueillit quelques-unes et le sous-préfet dut intervenir pour mettre fin à un tel travail. Tout cela est loin et depuis... Mais ce sont des faits de ce genre qui doivent être livrés aux méditations des jeunes personnes qui rêvent de gloire cinématographique...

Enfin, quand, après quelques semaines de studio, les millions constituant le budget du film eurent été dépensés, le travail prit fin. Gloria Swanson repartit pour l'Amérique.

Et l'on vit le film. Sans doute était-il luxueux et comportait-il des scènes où la figuration était assez nombreuse et bien habillée pour que ceux qui jugent de l'importance d'une œuvre cinématographique d'après l'importance de sa figuration fussent persuadés qu'ils voyaient le plus grand film français de l'année. Mais les autres ? Les autres... Le moindre grain de cinéma aurait bien mieux fait leur affaire...

Pouvait-il en être autrement ? Evidemment non.

Fermelement résolu à respecter la comédie

Gordon-Bennett (Henry Hull) envoie le reporter Stanley (Spencer Tracy) à la recherche du Dr Livingstone.



Après "BRAZZA"

UNE CONFRONTATION en FORME DE REPRISE

Brazza à peine sorti, nous allons assister à une reprise de *Stanley et Livingstone*. Les deux œuvres traitent de sujets connexes par leur lieu et par leur date, et Léon Poirier, dans son film et dans ses déclarations a fait une allusion précise à Stanley et à ses méthodes.

Le cinéma trouve un de ses éléments d'intérêt essentiels dans des confrontations de cet ordre. Tandis que Léon Poirier s'efforçait, avec sa bonne volonté et sa passion coutumières, de nous apporter un témoignage fervent sur l'explorateur français, les Américains nous donnaient, de l'expédition Stanley et de la mission de Livingstone, une peinture anecdotique, à ce point habile et plaisante, qu'il est difficile de n'en être pas impressionné.

Mais, pour intéressante que soit cette comparaison, je ne pense pas qu'il faille la pousser trop loin. Henry King semble avoir voulu nous faire vivre avant tout une belle et vivante aventure, il n'a négligé pour cela aucun détail pittoresque, s'est assuré la collaboration d'Osa Johnson pour la partie africaine, et a fait appel à trois très grands ar-

de Sardou, Léonce Perret n'aurait pu faire autrement que de composer un film entièrement dominé par le personnage de son héroïne... Travaillant pour une star comme Gloria Swanson, Léonce Perret en avait, si l'on peut dire, remis. Il n'y en avait plus que pour Catherine... Et Gloria Swanson ne pouvant pas être Catherine, comment le résultat aurait-il été heureux ?

Petite, sèche, nerveuse, dressée sur ses hauts talons comme sur des ergots, Gloria Swanson était un petit coq en colère, chaque fois qu'elle avait à remettre à sa place l'un de ses partenaires, fut-ce l'Empereur, et quand elle avait à se laisser aller à la

tistes pour les rôles principaux : Spencer Tracy, un des plus grands noms du cinéma, qui est un Stanley massif, volontaire et humain; Walter Brennan, un des acteurs de composition les plus appréciés outre-Atlantique; enfin, et ce n'est pas le moindre attrait du film, Cédric Hardwicke, que nous venons de voir incarner la Mort dans *L'Étrange Sursis*, et qui nous trace de Livingstone affaibli, malade, mais soutenu par une énergie et une foi indomptables, une figure simple, familière, enfantine parfois, mais toujours émouvante.

A. M.

ACHAT BIJOUX
Vente-Echange
BRILLANTS-ARGENT
Pièces démontées argent
"NICOLAS"
36, RUE VACON (l'étage)
MARSEILLE

bonne humeur, elle tombait dans un comique grimaçant et clownesque qui rappelait invinciblement à chacun le temps où elle paraissait en maillot de baigneuse dans les premiers films de Mack-Sennett.

La nouvelle « Madame Sans-Gêne » — celle de demain — a de la verve, de l'humour. Souhaitons qu'elle ait cette bonne humeur, cette rondeur bon enfant qui constituent le fond de sa personnalité, qui rendent excusables ses brutades et ses « sorties » et sans lesquelles, sur l'écran comme sur la scène, il ne saurait être de bonne « Sans-Gêne ».

René JEANNE.

A TRAVERS LA PRESSE

CHEZ LES AUTRES

Le petit nombre de films qui sortent, peut-être aussi leur absence de qualité qui exigeraient plutôt du vitriol que de l'encre, ont relégué bien loin du marbre des quotidiens et des hebdomadaires la critique cinématographique. Pourtant le cinéma n'a certes pas cessé d'être une « matière » journalistique, mais en se rabattant sur les deux extrêmes du sujet : l'article de principe — c'est fou ce qu'on a vu d'articles de principe ces derniers temps — où la bonne vieille, chère échotterie, avec indiscretions à tous les étages et trou de serrure à la disposition du lecteur.

Voilà par exemple le *Journal de la Femme* qui a découvert qu'une artiste est une femme comme les autres. Madeleine Robinson va avoir un enfant. Jeanne Durand et Françoise Dupont également, mais comme l'une est marchande de poissons et l'autre dactylographe, elles n'ont pas droit au frisson de première page. Celui que M. Robert Saint-Yves exhale dans le *Journal de la Femme* à l'égard de Madeleine Robinson s'étire sur trois pages. Goûtez simplement la façon dont l'auteur mêle Pierre Blanchar aux soi-disant confidences de l'héroïne, vous savez, la « déesse vivant dans un paradis jonché de fleurs, d'interviews et de gloire... Nous sommes dans les coulisses d'un théâtre et l'auteur, après s'être pittoresquement heurté à une échelle, passe devant la loge de Pierre Blanchar :

A peine arrivai-je à la porte que Pierre Blanchar me rejoint et, mystérieux, me glisse à l'oreille :

- Dites donc, je sais quelque chose qui intéressera joliment vos lectrices !...
- Parlez vite !
- Non. Pas moi... Allez donc trouver.
- Il me chuchote :
- Madeleine Robinson !
- Madeleine Robinson ?
- Oui. Tenez. Elle est dans sa loge en ce moment. Troisième porte à gauche.
- Et alors ?
- Elle vous confiera sans doute...
- Quoi ? demandai-je, curieux.
- Un secret.

Dans *L'Action Française*, cependant, M. Léon Daudet rappelle le souvenir de quelques grands artistes d'autrefois qui ont su se taire et, le jour venu, disparaître discrètement. Mais peut-être est-il un peu trop affirmatif quand il parle des actrices de cinéma :

Pour les actrices de cinéma, la disparition sans tambour ni trompette est la règle. On l'a vu récemment avec Mary Pickford, qui tint si longtemps la vedette quand elle était Madame Douglas Fairbanks. Puis, du jour au lendemain, on n'entendait plus parler d'elle. Le cas de Charlie Chaplin est encore plus extraordinaire, car, après avoir occupé la scène mondiale et fait retentir de ses exploits la presse universelle, il semble s'être brusquement retiré de tout et l'on ne voit plus paraître son nom nulle part...

Charlie Chaplin n'a sans doute pas fini de faire parler de lui et si certaines vedettes du muet, voire du parlant, ont disparu sans bruit, d'autres ont été l'objet d'un redoublement de publicité après leur mort. Pensez à Rudolf Valentino, à Jean Harlow. Et imaginez un instant que Greta Garbo abandonne le cinéma !...

Mais laissons ces considérations un peu gratuites, et voyons plutôt ce que cela donne quand des journaux non-cinématographiques font de l'information de studio. Il n'y a pas bien longtemps, *Sept Jours* annonçait froidement que Jacqueline Laurent allait tourner un film à Hollywood aux côtés de Mickey

LES FILMS NOUVEAUX.

UN HOMME A LA PAGE

Le cinéma américain qui abonde en témoignages sur son journalisme, aime (comme le fait couramment la littérature policière, et plus rarement le film français) à mêler celui-ci à des enquêtes criminelles au cours desquelles quelque hardi reporter arrive toujours à sauver l'enfant kidnappé, à faire arrêter les gangsters, à réserver la primeur de l'histoire à son journal, et — il va sans dire — à épouser l'héroïne. C'est au cours d'une aventure de cet ordre que Melwyn Douglas, un des acteurs les plus caractéristiques d'Amérique, et Louise Platt, se trouvent en aussi fâcheuse posture. En l'occurrence, cette histoire, dans laquelle Gene Lockhart et Douglas Dumbville donnent la réplique aux deux artistes susnommés, s'intitule *Un homme à la page*. Elle a été mise en scène dans un mouvement excellent par l'ex-acteur Leslie Fenton, qui vécut lui-même, au temps du « muet » et dans les premières années du « parlant » un nombre incalculable d'aventures et de personnages de ce genre.

Rooney. La chose ne remontait en effet qu'à trois ans.

L'Union Française retarde un peu moins, mais garde quand même 6 mois de bouteille pour ses nouvelles, quand elle annonce que le jeune premier de *Notre-Dame de la Mouise*, Georges Rollin, va jouer *Musique Légère*, à Marseille avec Louis Ducreux. Cela se passait, en fait, en septembre ou en octobre dernier, et Georges Rollin tourne et joue depuis longtemps autre chose à Paris. Léon Treich, enfin, dans *Gringoire*, à côté d'une caricature qui laisse la porte ouverte à toutes les devinettes, a entendu Arletty raconter une histoire « alors qu'elle tournait dans *La Fin du Jour* ». M. Treich a sans doute confondu avec Francen.

Passons, passons... Non sans citer toutefois, et sans commentaire, ce charmant entrefilet publicitaire, paru dans un journal marseillais pour une salle qui passait deux films comiques :

Du rire, du rire franc qui jaillit tout naturellement de bons effets comiques. Vous n'allez pas au cinéma pour élever votre âme. Vous sortirez plus gai quand vous aurez vu X...

S.



LA CRITIQUE

TOUTE UNE VIE.

Chacun, voyant ce film, évoque *Back Street*. C'est normal, il y a entre les deux films une similitude très grande. Pour *Toute une vie*, cette comparaison est tout à la fois un hommage et un handicap. Hommage parce que l'œuvre de Gustav Ucicky peut supporter le parallèle, handicap parce que l'on est toujours sévère pour ce qui touche à un grand souvenir.

Les points communs sont nombreux, mais il y a tout d'abord le scénario : même histoire à quelques détails près : Une femme rencontre un homme, ils s'aiment, mais ne s'épousent pas et tandis que l'homme fait sa vie « sociale », la femme abdique tout pour rester dans son ombre. La seule différence est dans la fin, mélancolique si ce n'est pessimiste dans *Back Street*, elle est au contraire optimiste dans *Toute une vie*, où Hans, blessé par la vie, abandonné par sa femme, ayant perdu le fils dont il était si fier, revient vers Agnès et redécouvre l'amour, la fidélité patiente et un fils dont il ignorait même l'existence. La fin, ici n'est pas un point final, c'est un départ vers l'avenir !

Ucicky a traité son sujet sans monotonie, sans longueur, encore que son style soit plus lent, plus appuyé que celui de *Back Street*. Ce thème identique, il l'a développé selon une conception nettement différente, mais réellement aussi prenante.

Evidemment, Paula Wessely n'a pas la beauté d'Irène Dunne, il lui a fallu un talent simple et vrai pour que nous parvenions à oublier ce détail jusqu'à la trouver charmante. Elle joue juste, sans effets mélodramatiques, avec sa nature nette et son regard... elle fait pleurer autant qu'Irène Dunne, ce n'est pas peu dire.

On ne voit qu'elle dans ce film, Joachim Gottschalk n'est plus à ses côtés qu'un prétexte et du reste dans tout le début sa gaucherie déconcerte, il ne se sent à l'aise qu'en homme mûr et plus encore en infirme.

La photo est agréable, sans recherches d'effets; tout comme la mise en scène, elle se contente de raconter et de commenter l'histoire, sans fioritures ni littérature, qu'il s'agisse de forêts montagneuses, de bals, de Vienne et de ses cafés pittoresques, ou de compartiments de chemin de fer; car les trains jouent un grand rôle dans ce récit. Ils en sont le leit-motiv et le symbole !

Lina Woiwode, Maria Andergast, Frieda Richard encadrent le couple, ils sont à leur place, ils ne débordent pas et c'est très bien. Je ne sais comment l'opinion publique cotera *Toute une vie*, mais c'est vraiment un très beau film.

BRAZZA.

Léon Poirier est vraiment un auteur de documentaires qui s'ignore. Il est arrivé à expurger *Brazza* de toute anecdote, tout enjolivement pour raconter l'épopée comme elle a dû se passer : une expédition coloniale assez improvisée, pleine d'embûches. On retrouve tous les éléments réels des films de Johnson où l'opérateur n'avait pas de mise en scène, mais suivait une exploration en partageant les risques de ses héros. Cette aventure est évidemment coupée de reconstitutions historiques, lorsque Saverghan de Brazza est à Paris, que son cas est discuté à la Chambre, qu'il est reçu dans les salons. Mais à ce moment, le flair de Léon Poirier ne l'abandonne pas et sa description devient exactement une actualité rétrospective qui par un miracle quelconque aurait bénéficié d'une technique et d'une photo modernes.



Une bobine de film vaut des milliers de cartes postales, dit Kodak en Amérique.

Et c'est bien vrai, quelle merveilleuse chose que le cinéma d'amateur ! Pouvoir filmer ses vacances, les petits incidents de voyage, tous ces petits riens qui prendront tant de valeur à nos yeux d'ici quelques années.

Le cinéma est une machine à revenir en arrière.

Je me souviens d'un de mes amis qui, m'ayant invité chez lui, me passa des films dont le principal acteur était un bébé de dix mois ; puis on le voyait grandir, 2 ans, 5 ans, 10 ans. C'était alors un petit espion et le film abondait en « gags » plus drôles les uns que les autres.

— Comment le trouves-tu ? me demanda mon ami.

— Pas mal du tout ; c'est quelqu'un de ta famille ?

— Mais non, c'est moi quand j'étais gosse, c'est mon père qui m'a filmé.

Ainsi, ce jeune de dix-huit ans possédait sa jeunesse et pouvait la revivre à chaque instant grâce au miracle du cinéma.

C'est sous cet angle documentaire qu'il faut voir et apprécier ce film. Les acteurs y disparaissent. Darène est certainement excellent *Brazza* mais à la réflexion, nous sommes tout surpris d'imaginer qu'il s'agit d'un acteur, et non tout simplement d'un explorateur se débattant avec les ennuis quotidiens d'un voyage difficile, autant pour Daurand dans son marin à qui est confié le rôle du gouailleur bon enfant. Thomy Bourdelle seul donne l'impression de composer son personnage de Stanley, où l'image symbolique et évidemment déterminée, dépasse le document historique. Autour d'eux apparaît un beau chapelet de visages sortis d'un livre d'histoire contemporaine. Citons Jean Worms, René Fleur, André Nox, René Navarre, Jean Galland, Mamy, etc.

Léon Poirier est réellement un grand professeur d'histoire, on pourrait même dire d'histoire naturelle. Il a certainement une très grande place à prendre dans le cinéma éducatif, et l'on ne se doute pas de l'intérêt que nous pouvons prendre, lassés comme nous le sommes d'affabulations faiblantes, aux leçons d'histoire.

R. M. ARLAUD.

Lecteurs amis, que la prise de vues intéressée, vous ne sauriez croire les joies que procure le cinéma chez soi.

Je peux vous assurer que la minute la plus émouvante de ma vie est du jour où j'ai reçu du laboratoire, mon premier film. Si vous saviez avec quelle émotion je l'ai introduit dans mon projecteur.

Et lorsque se déroula sur l'écran ma première bande, bien que j'eus 18 ans à cette époque, je me suis mis à sauter de joie, puis je fis le tour de tous mes amis pour leur montrer mon premier film.

Parfois, je le revois et je le critique, car il est loin d'être parfait ; mais je le fais avec indulgence, car il me rappelle un si beau souvenir, celui de mes débuts.

Vous, que le cinéma d'amateur intéresse je regrette que mon matériel soit en zone occupée, sans cela j'aurais aimé vous projeter des films, vous faire voir que tous les genres sont autorisés au Cinéma standard : films familiaux, films de genre, documentaires et films de voyages, dessins animés, films comiques, scénarios, etc...

Le cinéma professionnel est limité par les studios, les décors et surtout l'argent : pour nous, les amateurs, rien, aucune limites : trois projecteurs dans une chambre ou un bureau et voilà un studio tout trouvé.

La semaine prochaine, je vous parlerai des différents formats de films, de leurs avantages et inconvénients et du matériel nécessaire pour faire du cinéma d'amateur.

Chers amis, à la semaine prochaine.

Jean BEAL.

A LA RADIO

— Les Journées du 1 et 2 Juin sont consacrées par la Radio-Fédération Nationale, au Secours National. Parmi les nombreux artistes qui prêtent leur gracieux concours à cette manifestation, citons : Françoise Ho-ay, Rainu, Théo Rossi, Marguerite Moréno, Suzy Prim, Lucie Pauzou, Chiquin, Paul Bernard, Marx Dearly, Saturnin Fabre, Thérèse Dorny, Réda-Gaïre, Lily Mathis, Clarette, Hieronimus, André Bernet, Mistinguett, Albert Préjean, Edith Piaf, Ninon Vallin, Strelja Ponsard, Georget, Germaine Montero, Raymond Souplex et Jeanne Sourza.

— Jean Toulout, Paul Lilloz, Jacques Rémy, Georges Flateau, Hieronimus, Gérard Oury, Beauchamp et Jeanne Marken ont joué le 25 mai *La Porteuse de Pain* de Xavier de Montépin, tandis que *Intrigue et Amour* de Schiller a été interprété le 26 par Marcel André, Fernand Fabre, Jean Toulout, Hieronimus, Jeanne Provost, Jean d'Yd, Beauchamp et Jean Heuze.

— Au banc d'essai, Sora a donné *L'Ophicéide et le Moribond* avec Jean Toulout, Jean d'Yd, Jacques Rémy, Paul Lilloz, Gérard Oury, Hieronimus, Georges Flateau, Jean Marconi et Jeanne Marken.

— La rubrique *Le Cinéma vous parle* a lieu tous les samedis à 14 heures et elle est dirigée et présentée par Jacques Daroy et Henry Dorac.

La Tournée de Fredo GARDONI et Georges GUÉTARY

A Antibes, Mistinguett a retrouvé son ancien partenaire, le chanteur Georges Guétary qui accompagne Fredo Gardoni dans ses randonnées actuelles. Georges Guétary avait fait du cinéma avant la guerre, dans *Le Cœur qui Chante*, réalisé par Bernard Roland. Après une triomphale tournée sur la Côte et en Corse, la troupe de Fredo Gardoni et Georges Guétary donne maintenant des représentations dans la région marseillaise pour partir, ensuite en Savoie, après avoir toutefois passé en attraction sur une grande scène de Marseille.

Au cours des spectacles, Georges Guétary chante plusieurs nouvelles chansons parmi lesquelles nous citerons *Tout mon amour est en voyage*, *Morém* et *Le pauvre Guécho* soit un slow-fox, une valse et un tango. Les œuvres chantées par Guétary sont presque toutes de Fredo Gardoni.

MARSEILLE MOBILIER

Les Meubles de qualité

Literie
Ameublement
Tapisserie

65, Rue d'Aubagne - MARSEILLE

CHIRURGIEN-DENTISTE

2, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales



NOUVELLES DE PARTOUT

— On enregistre, à Paris, deux grandes premières théâtrales: *Hygiène* d'Edouard Bourdet avec Annie Ducaux, Hélène Perdrière, Jean Galland, Bernard Lancret à la *Michodière* et *Vive l'Empereur* de Sacha Guitry présenté à la *Madeleine* avec l'auteur, Yvette Lebon, René Fauchois, Geneviève Guitry, Marguerite Pierry, Guillaume de Saxe et Jeanne Fusler-Gir.

— Le mois prochain Christian Jaque commencera à Paris la réalisation de *Premier Bal* d'après un scénario de Charles Spaak. Les interprètes principaux seront Marie Déa, François Périer, Fernand Ledoux et Raymond Rouleau.

— D'après *Le Figaro*, M. François Savoye, ingénieur français, aurait mis au point un appareil qui permettrait la projection en relief sans que les spectateurs aient à porter des lunettes spéciales. On ne donne pas encore de précisions.

— Pierre Feuillère présente à Marseille *Je vivrai un grand amour*, de Stève Passeur, avec Solange Morel, Jacques Erwin et Léon Arvel.



La Lettre de la Semaine

Je croyais qu'un nouveau régime d'exploitation des salles de spectacles était entré en vigueur. Pourquoi certains directeurs de salles ne s'y conforment-ils pas ? Pourquoi, sous prétexte de vouloir malgré tout contenter leur clientèle, mais en réalité pour satisfaire un désir de concurrence mal placée, continuent-ils à présenter deux films par séance ?

J'ai vu cette semaine, au même programme, dans une petite ville du département : un documentaire, puis un premier film (soit-disant de première partie, mais dont la réclame était aussi importante que s'il s'agissait d'un « grand film ») enfin un autre grand film. Comment ce directeur pourrait-il présenter, dans les limites du métrage imposé actuellement, un programme ainsi composé ?

C'est pratiquement impossible. Aussi se livre-t-il à des coupures insensées, j'avais vu les deux films autrefois à Paris. L'un d'eux est un des meilleurs parmi les nombreuses productions du célèbre couple de danseurs américains. C'est avec la rage au cœur que je suis sorti de la salle, après avoir assisté au pire des traitements que l'on puisse faire subir à une œuvre cinématographique. Le premier film, devenu inintelligible, n'avait pas été, non plus, épargné.

Ne pourrait-on rien faire pour mettre fin à ces pratiques ? Le public se moque de vos « deux grands films », coupés, ravagés, incompréhensibles !

UN DE SALON.

SUR LA CROISSETTE

— Gros succès pour Robline et Maurice Escande dont le talent vient de s'affirmer encore une fois dans deux pièces ravissantes: *Le Caprice* de Musset, et *Atimé* de Paul Géraud. Jusqu'au départ du train qui les emmenait vers Nice, ils furent entourés et complimentés par amis et admirateurs.

— Remarqué à l'heure agréable du thé le charmante et jeune comédienne, Marie Clapie, qui a déjà un passé de théâtre derrière elle, et qui vient d'être engagée pour tourner aux côtés de Claude Dauphin et de Gisèle Préville la suite des *Deux Timides*. Les prises de vues commenceront à la Victorine à la fin du mois.

— A l'instar d'un grand auteur-comédien, André Roussin nous présente *Am-Stram-Grain*, comédie gaie sinon bouffonne qu'il a conçue, mise en scène, et dont il joue le rôle principal. L'heure ardue... Micheline Pradio qui, après le cinéma et la radio s'essaye au théâtre, en est l'interprète féminine.

— Quand les prises de vues des *Hommes dans peur* qu'Yvan Noé tourne aux Studios Nicaea, leur laissent quelques loisirs, Janine Darcey et Gérard Landry font un saut jusqu'à Cannes où l'on peut les voir flâner dans les rues au bras l'un de l'autre. C'est seulement vers le soir qu'ils reprennent sagement le train pour Nice.

FR. BARRE.

S.N. à Nice et Y.P. à Nice. — Charles Trenet est à Paris. Il est vrai que l'on parle avec insistance de son mariage avec Corinne Luchaire. Nous ferons certainement un jour un article sur lui, mais ne vous impatientez pas... Il y a beaucoup de gens dont nous voulons parler, le jour de chacun finit par arriver. Robert Dalban, le mari de Madeleine Robinson, a fait surtout du théâtre et de la radio. De lui aussi nous parlerons quelque jour.

M. B. à Clermont-Ferrand. — Nous vous donnerons les renseignements sur Dorothy Lamour dans un article sur elle; ses principaux films sont: *Ilula Fille de la Brousse*, *Touva Déesse de la jungle*, *Hurricane*, *La Belle de Mexico*, *Les Gars du Larga*. Danielle Darrieux s'appelle bien Danielle Darrieux (de son nom de jeune fille. Il ne nous est pas possible pour l'instant de reprendre des critiques d'anciens films, nous sommes obligés de suivre l'actualité et de parler des productions au fur et à mesure de leur sortie en zone libre. Toutefois en « saison morte » nous pourrions parler de reprises particulièrement marquantes.

(suite page 12).

QUELQUES INSTANTS AVEC

ALBERT PRÉJEAN

à Bâle

Le *Stadtcasino* de Bâle est très beau et bien aménagé, mais pour trouver la loge des artistes, c'est une tout autre question. Heureusement que Rudolf Bernhard, le spirituel conférencier et comédien suisse, voyant mon sens de l'orientation en défaut, me conduit vers celui qui est le but de mes recherches.

— Hé Albert ! (il appuie légèrement sur le b et le t ce qui fait *Alperle*). Il y a quelqu'un qui voudrait vous voir ! — A travers la porte entrouverte, je vois Préjean qui, penché sur le lavabo, se lave si consciencieusement qu'il s'est mis du savon jusque dans les yeux.

J'ai tout le temps de le détailler, d'admirer ses muscles de sportif, sa carrure athlétique, son visage si sympathique. Dans ses films on l'a appelé le « bon garçon », le « bon mauvais garçon » ; loin de la scène ou de l'écran il reste le chic type.

— Alors, vous êtes content de votre tournée en Suisse ?

— Ah ! oui, très content, surtout de notre séjour à Zurich. On nous avait prévenus que le public zurichois était un peu froid, mais la manière dont il a réagi prouve juste le contraire. A Bâle, le contact avec la salle se fait un peu plus difficilement. Question de tempérament et de climat sans doute. Mais partout on nous a accueilli avec une amabilité et une gentillesse inouïes. On a eu pour mes amis, mes partenaires et moi des attentions dépassant toutes les bornes de la simple hospitalité. Nous partons demain pour la France en nous arrêtant encore à Lausanne et à Chaux-de-Fonds.

Lysiane Rey fait également une courte apparition et la conversation s'engage sur la nouvelle opérette qu'ils vont créer à leur retour en France.

— Et au point de vue strictement « Cinéma » ?

— Je puis vous annoncer que le dernier film que j'ai tourné avec Suzy Prim et Claude Dauphin, *L'étrange Suzy*, sera présenté prochainement à Paris et à Marseille,

car il a obtenu le visa de la censure pour les deux zones. Suzy Prim se trouve d'ailleurs en ce moment en Suisse et elle doit tourner à Bâle, un très grand film français sous la direction de Berthomieu.

— Pas de projets « américains » en vue ?

— Non, pas pour le moment. Par contre Lilian Harvey partira dès qu'elle aura une place à bord d'un bateau. Moi, j'ai du travail en vue en France. A mon retour je dois de nouveau tourner une comédie sous la direction de Pierre-Jean Ducis, sans doute chez Pagnol. Je compte également faire en France une tournée analogue à celle que nous faisons en ce moment en Suisse.

Pour finir, je lui ai demandé s'il avait des nouvelles de Pola Illéry, sa partenaire de *Sous les Toits de Paris*.

— Non, me dit-il, tout ce que je sais d'elle, c'est dans la *Revue de l'Ecran* que je l'ai lu.

S. L.

AVEC NOS LECTEURS (suite)

A L'ATTENTION DE TOUTS NOS CORRESPONDANTS

Chaque courrier nous adresse certaines questions dont les réponses ont déjà paru plusieurs fois dans la Revue. Certains lecteurs s'étonnent, alors qu'ils attendent leur « tour de réponse », de voir à la place ces « rabâchages » et s'en impatientent. Nous ne pouvons que leur donner raison et demandons sérieusement à tous ceux qui nous écrivent, puisqu'ils sont nos amis, de vérifier dans les numéros qu'ils possèdent si leur renseignement ne s'y trouve pas. La liste de ces renseignements est assez longue. Citons pour aujourd'hui : l'adresse des studios en zone libre ; les conditions nécessaires pour la correspondance en Amérique. Par ailleurs nous répétons que nous ne pouvons pas donner d'adresses d'artistes ou de metteurs en scène. Enfin, nous ne pouvons pas répondre aux lettres qui ne portent pas le nom et l'adresse de l'expéditeur, renseignements qui restent confidentiels.

Paul E. à Lyon. — Si nous étions de « tous les avis de nos lecteurs » ce serait une belle cacophonie, car nos lecteurs sont d'avis multiple et fréquemment opposés. Il vaut donc mieux, — et c'est notre ligne de conduite, — être de notre avis personnel, même si dans certains cas cela choque celui-ci ou celui-là. Quant à Tino Rossi, un de nos collaborateurs a écrit un article sur lui qui paraîtra incessamment. Satisfait de votre goût ? Il est difficile

actuellement d'apprendre le métier d'opérateur, mais ne croyez pas que vous perdrez du temps car pour l'instant et pour bien des mois encore « la voie n'est pas libre ». Préparez-vous en bouquinant, étudiez l'optique, l'électricité. Lorsque seront ouverts les groupes professionnels que l'on envisage, vous aurez pris de l'avance.

Les
GALERIES BARBÈS

ant meublé
LE FOYER
du
CINÉ - CLUB

" Les Amis de la Revue de l'Ecran "

La plus importante
Organisation Typographique
du Sud-Est
MISTRAL
Imprimeur à CAVAILLON
Téléphone 20.

G. à Marseille. — La première partie de notre réponse à Paul E. de Lyon vous concerne.



La jolie Winnie Markus,
que nous verrons dans *L'Océan*
en feu.

J. G. à Nice, J. F. à Béziers et Carmen C. à Lyon. — Ces renseignements ont paru dans notre numéro du 17 avril dans un important article intitulé « La dernière aventure d'Errol Flynn ».

Josette A. à Toulon. — Vous nous étonnez, la *Revue de l'Ecran* se trouve partout, mais il faut évidemment vous y prendre les premiers jours de sa parution, il arrive souvent qu'un numéro soit épuisé avant la sortie du gulfant. Réda Calre est rentré d'Afrique du Nord, il continue sa tournée sur la Côte d'Azur et ira ensuite en Suisse au début de l'été. Après cela, il tournera probablement un film.



Le Gérant : A. DE MASINI
Impr. MISTRAL - CAVAILLON

Georges GOIFFON et WARET
51, Rue Grignan, MARSEILLE — Tél. D. 27-28 et 38-26
SPÉCIALISÉS DANS LES CESSIONS DE CINEMAS